

OUVRIERS, UNE VIE DE LA À Saint-Ouen, des retraités s

Le metteur en scène Didier Ruiz est un archéologue du présent. Avec la Compagnie des hommes, il s'emploie à faire ressurgir des mémoires des vies de labeur et de combats. Dans *W*, le nom d'une de ses dernières pièces, il ausculte le travail et ses transformations à travers

« On n'utilise plus nos mains, la machine remplace l'homme »

PIERRE CORMIER, SOIXANTE-SEIZE ANS, ANCIEN FRAISEUR À LA RETRAITE.

Pierre ne pensait pas que son histoire d'ancien ouvrier pourrait intéresser quiconque. « Je n'ai pas eu une vie extraordinaire », dit-il modestement, assis à la table de la salle à manger. Dans son appartement de la rue Jean-Jacques-Rousseau, à Saint-Ouen, où il est né, il se remémore ses débuts d'apprenti, alors à peine âgé de quatorze ans. Son père, peintre en bâtiment, meurt en 1947 à la guerre. Sa mère, femme au foyer, se retrouve seule avec les quatre enfants. « On n'avait pas le choix, il y avait du travail. Je ne regrette pas cet apprentissage. » Pendant trois ans, Pierre s'initie au limage de ferraille. « Je m'en souviendrais toujours : le patron m'avait donné un cube en fer et il fallait que je le transforme en un carré de 50 millimètres, avec des faces impeccables et de la même épaisseur, je m'y suis repris plusieurs fois ! » Le rythme ? Dix heures par jour, six jours sur sept. « Ma première paie, je l'ai eue en 1951, j'étais content. Mais je touchais 2,25 francs par semaine. Un ouvrier qualifié, ça touchait 700 francs à l'époque ! » À dix-sept ans, Pierre « le gamin », comme on l'appelait, entre dans une boîte de sous-traitance comme ajusteur puis y

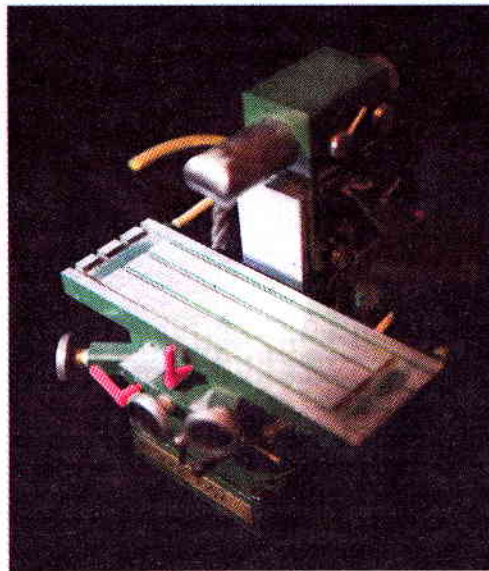


Il s'emploie à faire ressurgir des mémoires des vies de labeur et de combats. Dans *W*, le nom d'une de ses dernières pièces, il ausculte le travail et ses transformations à travers les témoignages d'anciens ouvriers. Les 8 et 9 novembre derniers, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen (Seine-Saint Denis), ils étaient huit à se raconter ainsi, seuls en scène, face au public. Histoires de jeunesse sans le sou, de fierté ouvrière et de lutte que trois d'entre eux ont bien voulu nous évoquer.

L'n'ai pas eu de vie extraordinaire », dit-il modestement, assis à la table de la salle à manger. Dans son appartement de la rue Jean-Jacques-Rousseau, à Saint-Ouen, où il est né, il se remémore ses débuts d'apprenti, alors à peine âgé de quatorze ans. Son père, peintre en bâtiment, meurt en 1947 à la guerre. Sa mère, femme au foyer, se retrouve seule avec les quatre enfants. « *On n'avait pas le choix, il y avait du travail. Je ne regrette pas cet apprentissage.* » Pendant trois ans, Pierre s'initie au limage de ferraille. « *Je m'en souviendrais toujours: le patron m'avait donné un cube en fer et il fallait que je le transforme en un carré de 50 millimètres, avec des faces impeccables et de la même épaisseur, je m'y suis repris plusieurs fois!* » Le rythme? Dix heures par jour, six jours sur sept. « *Ma première paie, je l'ai eue en 1951, j'étais content. Mais je touchais 2,25 francs par semaine. Un ouvrier qualifié, ça touchait 700 francs à l'époque!* » À dix-sept ans, Pierre « *le gamin* », comme on l'appelait, entre dans une boîte de sous-traitance comme ajusteur puis y devient fraiseur. « *Une fraiseuse, c'est un outil qui tourne et qui enlève de la matière, c'est comme un menuisier qui va usiner le bois, sauf que je le faisais dans la feuille en acier.* » Les pièces partaient en fonction des besoins pour des entreprises comme Bliss, Nord Aviation ou EDF. Puis, la petite boîte a coulé. Il retrouve aussitôt du travail à Pantin, chez Cincinnati, un fabricant américain de machines-outils. « *Là-bas, je pliais et coupais de la tôle de 40 millimètres. Je n'ai jamais eu d'accident, j'ai eu de la chance. J'ai un collègue qui a eu le bras broyé par la machine.* »

En 1978, Cincinnati ferme. Licencié, au chômage, Pierre ne tarde pas à enchaîner les petits boulots comme fraiseur et atterrit chez Thomson, à Gennevilliers, où il restera pendant huit ans. Sur la table en bois massif, recouverte d'une jolie nappe, l'ancien fraiseur nous montre des dizaines de fiches de paie soigneusement conservées dans une pochette. « *À l'époque, c'était facile le travail. J'ai même monté ma boîte après avoir été viré de chez Thomson. Ils m'ont laissé la fraiseuse et je me suis mis à mon compte avec un collègue. On travaillait pour des boîtes de cinéma, au studio d'Épinay.* » En cette période, la vie était plus facile. Pierre, sa femme et ses deux enfants pouvaient partir en vacances. « *On n'était pas riches mais on profitait de la vie. Là, ça fait sept ans que je ne suis pas parti de Saint-Ouen.* »

Pour cet ouvrier à la retraite, son savoir-faire de fraiseur se perd, indéniablement. « *Du gâchis* », lâche-t-il. Il a vu son métier changer, regrettant les

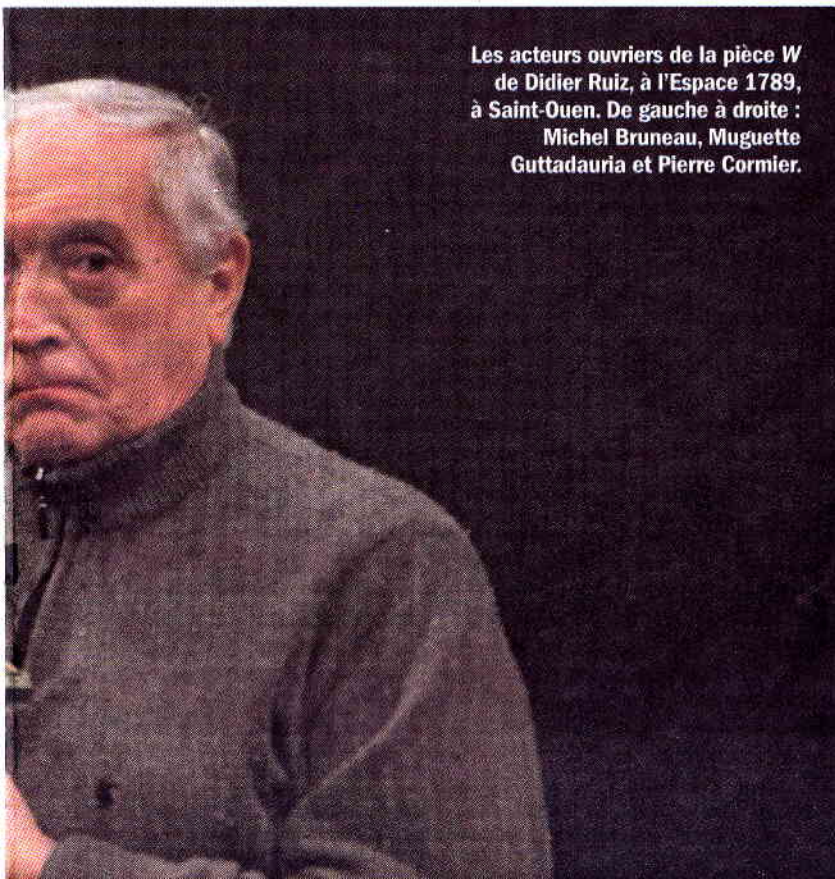


chefs d'atelier, progressivement remplacés par des gestionnaires « *qui ne connaissent plus le boulot* ». Les outils se sont automatisés. « *D'un côté, on se fatigue moins puisqu'il faut programmer la machine qui fait le geste. Mais de l'autre, on n'utilise plus nos mains, on n'a plus besoin de la main-d'œuvre. Le modernisme, ça tue tout... C'est la machine qui remplace l'homme.* » D'un coup, d'un seul, l'ancien ouvrier se lève de sa chaise et ramène fièrement, dans sa main droite, une fraiseuse miniature qu'il a lui-même fabriquée avant de partir à la retraite et, dans l'autre, une pièce de Concorde légère faite en Dural, un alliage d'aluminium et de cuivre. « *C'est de l'or* », glisse-t-il. La fraiseuse miniature, elle, pèse son poids. En la fixant des yeux, il se dit inquiet de l'évolution de la société, pour ses petits-enfants. « *On va droit dans le mur. Tout le monde court, il n'y a plus que le pognon qui compte. Quand vous voyez ce que touche le PDG de Renault, et les ouvriers qui n'ont rien. Ce n'est pas possible.* »

24 C'est, en pourcentage, le nombre de retraités qui ont le sentiment d'appartenir à la classe ouvrière, selon une étude de l'Insee menée en 2003.

TRAVAILLEUR

se racontent



Les acteurs ouvriers de la pièce *W* de Didier Ruiz, à l'Espace 1789, à Saint-Ouen. De gauche à droite : Michel Bruneau, Muguet Guttadauria et Pierre Cormier.

« Mai 1968, il faudrait en refaire de temps en temps »

MICHEL BRUNEAU, SOIXANTE-DOUZE ANS, ANCIEN ÉLECTRICIEN EDF, SYNDICALISTE CGT.

Le jeune électricien vient d'être désigné délégué syndical CGT à l'agence EDF de la place d'Italie. Quelques mois plus tard, en mai 1968, les journées sont déjà chaudes. Dans la rue aussi, la température ne cesse de grimper. Les étudiants se font matraquer puis l'appel à la grève générale est lancé. « On sentait que les gens attendaient quelque chose. » Michel participe à une manifestation de plus de 800000 personnes. Le jour même, la confédération demande au syndicat parisien EDF un service un peu spécial : « Les gars de Citroën voulaient débrayer mais les gros bras du syndicat fascisant CFT mettaient une pression énorme pour les empêcher. La seule solution était de couper le courant pour que la grève démarre. » Or, entrer dans l'usine de Balard n'était pas une mince affaire. Michel et un militant se présentent avec un véhicule EDF, prétextant une manœuvre d'urgence. « Il y avait trois postes de 20 000 volts. Il fallait en couper deux sur trois. » Ils

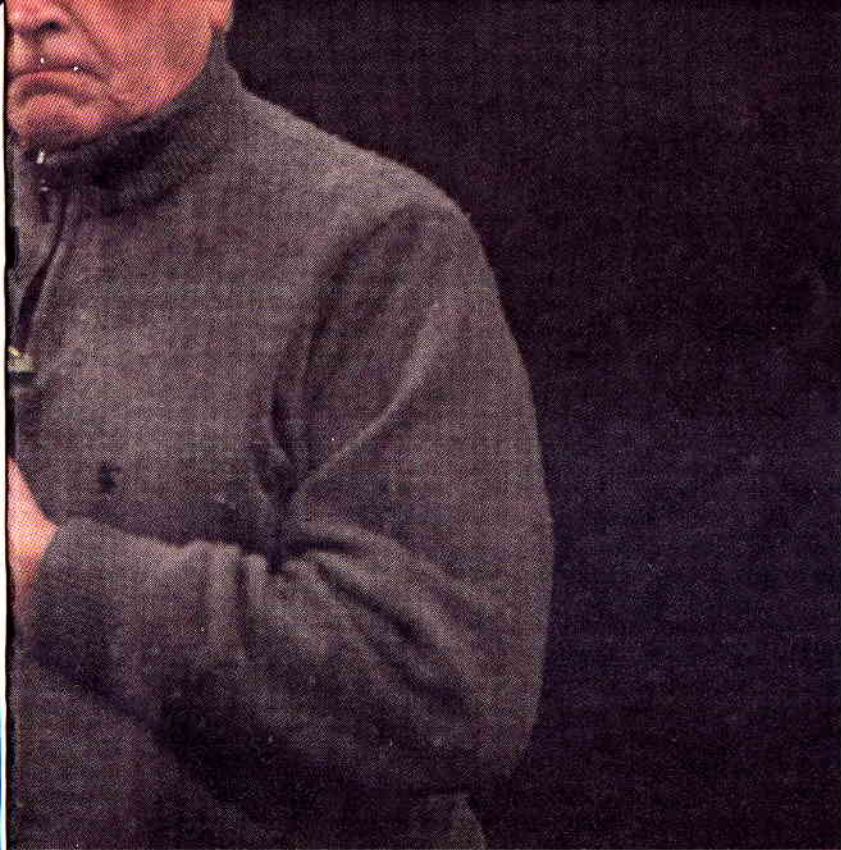


couper le premier. Rien ne se passe. Le deuxième sera le bon. Les chaînes s'arrêtent net. « Il fallait ressortir et les nervis des cadres nous attendaient. La sueur perlait sur nos fronts. Très vite, des milliers d'ouvriers sont sortis de l'usine pour entourer notre camion et nous ouvrir les grilles. C'était phénoménal. Il faudrait en refaire de temps en temps. »

Au syndicalisme, Michel n'y était pas prédestiné. Bien que son père fût tout de même un cheminot syndiqué à la CGT et sa mère employée à la Sécurité sociale. Ce Montreuillois d'origine, né en 1941, a commencé sa carrière d'électricien chez EDF à dix-huit ans. Il s'occupait des mises en service de compteurs, de changer les disjoncteurs et de procéder aux coupures pour cause de non-paiement, « ce qui n'est pas le plus agréable », souffle-t-il. Les compteurs, lorsqu'ils ne fonctionnaient plus, étaient dépiautés, réparés et réinstallés. Plutôt timide de nature, Michel finit par s'habituer à aller au contact des usagers. En revanche, Michel ne faisait pas de différences. Tout le monde était traité à égalité, que ce soit le petit ouvrier ou le président de la République ! Le jeune électricien ne croyait pas si bien dire.

En 1964, on lui demande de se rendre au domicile parisien du premier ministre, Georges Pompidou. Imperturbable, il se présente à la porte du luxueux appartement parisien : « Lorsque j'arrive avec ma boîte à outils, le concierge me propose d'emprunter l'escalier de service. Je lui explique que je ne vois pas pourquoi je prendrais de petits escaliers étroits si je peux utiliser l'ascenseur. Je monte, je répare le compteur et je redescends. Tout se passe bien. Avant de partir, je vois des colis de patates dans le hall. Des agriculteurs mécontents envoyaient des tonnes de patates par la poste à Pompidou. » Ni une ni deux, Michel les embarquent dans sa camionnette pour le plus grand soulagement du gardien. Et distribue les patates aux camarades de la CGT. Simone Signoret aussi a eu droit à sa visite mais « elle était déjà âgée, c'était tout de même une très belle femme ! »

En 1962, aussi, Michel échappe de peu à la guerre d'Algérie. Anticolonialiste, il ressentait un profond sentiment d'injustice. « Mes premières luttes allaient contre la guerre. » Des anecdotes de cet acabit, il en a un paquet. Et la pièce de théâtre de Didier Ruiz a eu la vertu de les réactiver. « J'ai eu la chance de croiser des événements de l'histoire. Tout ça se case dans un coin du cerveau et puis ça ressort pour peu qu'on nous les fasse raconter. Tout un travail de mémoire. »



« Je me suis juré de grimper dans l'échelle sociale »

MUGUETTE GUTTADAURIA,
SOIXANTE-QUINZE ANS, ANCIENNE
SECRÉTAIRE TRILINGUE.

Muguette réfléchit quelques minutes avant de répondre. L'air pensif, elle fait le compte précis: quarante-quatre emplois exercés dans sa vie. Vendeuse de cresson, manutentionnaire, dactylo, sténodactylo trilingue... Avec sa longue tresse blonde, ses barrettes bariolées et ses grandes boucles rouges,

cette native de Saint-Ouen est une retraitée ultra-active. Outre le yoga, la natation et les ateliers d'écriture à la maison de quartier Pasteur, Muguette fait aussi du théâtre. « Le théâtre, ça me plaît, je me sens à l'aise sur scène », dit-elle simplement. Elle fréquente assidûment l'Espace 1789. C'est là qu'elle a appris que le metteur en scène Didier Ruiz cherchait des travailleurs audoniens pour raconter leur histoire. Muguette est née le 11 avril 1938, avenue des Marronniers, dans un petit appartement de 18 mètres carrés. Sa mère, Berthe, était couturière, « elle avait ça dans les tripes ». Son père, Joseph, était un immigré sicilien. Il a fui la misère et débarqué en France en 1916, à l'âge de seize ans, en pleine Première Guerre mondiale. « Mes parents



étaient très modestes, j'étais fille unique. Papa travaillait beaucoup, il était ouvrier à l'usine Alstom comme électricien bobineur. Il y a travaillé pendant quarante-cinq ans et a reçu la médaille du travail. Il est mort à cent un ans », raconte Muguette à la façon d'une épopée fantastique. Il s'appelait Joseph Guttadauria et travaillait quarante-cinq heures par semaine, samedi compris, dans un espace très confiné et peu lumineux. Un bosseur qui se tenait à l'écart des autres ouvriers parce qu'il ne

Je lui explique que je ne vois pas pourquoi je prendrais de petits escaliers étroits si je peux utiliser l'ascenseur. Je monte, je répare le compteur et je redescends. Tout se passe bien. Avant de partir, je vois des colis de patates dans le hall. Des agriculteurs mécontents envoyaient des tonnes de patates par la poste à Pompidou. » Ni une ni deux, Michel les embarquent dans sa camionnette pour le plus grand soulagement du gardien. Et distribue les patates aux camarades de la CGT. Simone Signoret aussi a eu droit à sa visite mais « elle était déjà âgée, c'était tout de même une très belle femme! ».

En 1962, aussi, Michel échappe de peu à la guerre d'Algérie. Anticolonialiste, il ressentait un profond sentiment d'injustice. « Mes premières luttes allaient contre la guerre. » Des anecdotes de cet acabit, il en a un paquet. Et la pièce de théâtre de Didier Ruiz a eu la vertu de les réactiver. « J'ai eu la chance de croiser des événements de l'histoire. Tout ça se case dans un coin du cerveau et puis ça ressort pour peu qu'on nous les fasse raconter. Tout un travail de mémoire. »

buvait pas et qu'il avait un fort accent italien: « Il y avait beaucoup de racisme à l'époque, on le traitait de sale immigré. Les bons Français moyens n'aimaient pas voir arriver des étrangers qui leur volaient leur travail. » Pendant la Seconde Guerre, elle se souvient du marché noir et des alertes aux bombardements. « Mes parents m'enveloppaient dans une couverture et nous descendions tous les trois dans la cave de l'immeuble voisin, plus costaud que le nôtre », se souvient-elle. Muguette se remémore aussi le jardin ouvrier de son père, attendant à l'usine. Il avait un beau petit potager. À la belle saison, sous la tonnelle, la petite famille allait bêcher, semer et prenait ses repas. Elle repense souvent à lui et chantonne ces paroles qui lui font monter les larmes aux yeux, *Mon vieux* de Daniel Guichard: « Dans son vieux pardessus râpé / Il s'en allait l'hiver, l'été / Dans le petit matin frileux / Mon vieux. Y avait qu'un dimanche par semaine / Les autres jours, c'était la graine / Qu'il allait gagner comme on peut / Mon vieux. »

Pourtant, Muguette garde le souvenir de vies écrasées par le poids du travail et de la pauvreté. Elle a tout fait pour éviter l'usine. « Ma mère a été couturière, ouvrière à la chaîne et femme de ménage. Je me suis juré de grimper dans l'échelle sociale par rapport à tout ce que j'ai vu de souffrances et de difficultés », dit-elle solennelle. Au début, avec ses quelques connaissances en sténo, elle tape des listes de vis dans une entreprise qui fabriquait les panneaux de signalisation. Même si l'école ne l'enchantait pas, Muguette trouve le moyen d'apprendre, en cours du soir, l'anglais. Avec l'italien qu'elle maîtrise déjà, elle part travailler à New York, hébergée par une partie de sa famille. Puis passe cinq ans à Munich, comme sténodactyliste. Muguette est une femme libre. Elle s'est hissée. Sa grande fierté, ce sont ses sept dernières années comme secrétaire trilingue traductrice à la chambre des notaires de Paris. « Je me suis sentie valorisée, un bonheur. »

IXCHEL DELAPORTE

REPORTAGE PHOTO : BRUNO ARBESU